

SUPPLÉMENT AU MÉMORIAL.

(Numéro 55.)

S U I T E de l'histoire de mon Bonnet rouge. (Voyez le N^o. 52).

On a fait grand bruit de ce que j'avois été aux *Jacobins*. C'est là le cas, s'il en fut jamais, de distinguer les tems. En 1790, mon ami M. de Villars (depuis ministre de la république à Gènes, et dont il me semble que ni la France ni Gènes n'ont eu à se plaindre), me sollicita de venir aux *Jacobins*. Ils étoient alors présidés par Mirabeau, et n'avoient encore montré généralement qu'un zèle ardent pour la révolution; je les appelois alors *les grenadiers de la liberté*: ils sont devenus depuis ceux du crime. Mais un seul trait suffira pour caractériser l'esprit qui étoit, à cette époque, celui de cette trop fameuse société. Je n'y parlai qu'une fois, et ce fut en faveur de la liberté des spectacles. Je fis entrer dans mon discours un très-grand et très-juste éloge de Louis XVI: il fut comblé d'applaudissemens, et l'impression en fut ordonnée aux frais de la société, à trois mille exemplaires. Il faut avouer que de-là jusqu'à l'année 92, il y a loin. Cependant je m'aperçus que déjà Danton, qu'on y avoit reçu avec peine, et quelques factieux de sa cabale avoient répandu un levain qui fermentoit. Je ne renouvelai point ma carte au bout du trimestre, et je vis bientôt une foule d'honnêtes gens abandonner ce club. On sait qu'en 92 il n'y restoit pas dix membres de la première association.

C'est, sans doute, sur cette courte apparition dans un club où je suis entré deux ou trois fois, qu'un des anonymes qui se distribuent différens rôles dans le plan de la calomnie, a imaginé de m'écrire dans le *Journal de Paris*, comme *frère et ami*, nom qui me paroît lui convenir assez dans l'acception qu'il a depuis long-tems. Tout ce que j'ai pu comprendre à ce plat amphigouris qui veut être ironique, c'est que j'étois dans le secret de Gobel et de Robespierre, et que j'ai bien pu être pour quelque chose dans l'assassinat de Mde. de Marbœuf. En un mot, il ne s'en faut pas de beaucoup que je ne sois un *septembriseur* et un *buveur de sang*. Le *frère et ami* n'a pourtant pas les honneurs de l'invention: le fond de sa lettre se retrouve dans les diatribes signées R. et Z. du *Journal de Paris*, qui a toujours eu, à mon égard, l'initiative de la calomnie. On me dispensera aisément de répondre à ces belles révélations: mais j'observe avec quelque plaisir qu'un homme qui ose attaquer la *philosophie révolutionnaire*, devient tout de suite un *scélérat*, et a commis tous les crimes. Rien n'est plus juste, et il ne faut pas que cela soit autrement: il n'y auroit plus de conséquence dans les idées morales.

La chose, par exemple, à laquelle je me serois le moins attendu (avant la révolution s'entend), ce seroit de me trouver *athée*, moi qui dans tous les tems n'ai jamais manqué une occasion de faire la guerre à l'athéisme, moi pour qui l'athéisme a toujours été un objet d'horreur et de mépris. Eh! bien, non-seulement j'ai été un athée, mais j'ai *renié Dieu*: ce sont les termes du *Rédacteur*. Benjamin-Constant l'avoit déjà devancé sur ce point: c'est lui qui a dit le premier, dans une brochure dont je ne connois encore que quelques

passages extraits dans les journaux, que j'avois été *athée par peur*: j'ai oublié les autres qualifications qui forment une très-jolie symétrie d'antithèses. Or, le 11 mai 93, tems où l'on pouvoit avoir peur, puisqu'il n'étoit pas encore permis de par Robespierre, de reconnoître un Être suprême: j'imprimai dans le *Mercur*, que le *Rédacteur* et toute la bande *philosophique* ont si curieusement fouillé, un article de huit pages, pour réfuter une petite brochure dont l'auteur étoit pourtant de mes amis, mais qui annonçoit en lui un athéisme que je ne lui soupçonnois pas: je n'en citerai qu'un fragment. « Il faut qu'on nous permette de rire un peu de la grande » supériorité de ceux qui marquent un si profond dédain » pour la foiblesse et l'ignorance (c'étoient les termes de » l'auteur sur la croyance de Dieu), de Socrate, de Confu- » cius, de Cicéron, de Marc-Aurèle, de Newton, de » Voltaire, etc. etc. Il est d'autant moins convenable de » parler avec mépris de l'idée d'un Dieu, qu'elle semble » appartenir également à la raison et à l'instinct, etc. etc. »

C'est ainsi que j'étois *athée par peur*.

Je puis attester ici M. Garat sur une petite anecdote assez remarquable, qui peint parfaitement l'état des choses, tel qu'il étoit alors (en 93). A la fin de cette même année, à ce même renouvellement du Lycée, dont j'ai déjà parlé, il y eut une assemblée de professeurs, pour délibérer sur les changemens que les circonstances actuelles pouvoient prescrire dans le plan et le genre d'instruction. Un étranger, un espagnol, dont je ne me rappelle pas le nom, *révolutionnaire* forcené, et que la faction dominante avoit fait entrer dans l'administration du Lycée, pour nous mettre à la hauteur, proposa de supprimer tout ce qui pouvoit avoir rapport, soit à la religion, soit même à la Divinité. Je me levai sur-le-champ: *Je me retire* (leur dis-je); *je ne vous suis bon à rien. Tout mon cours de littérature est fondé sur une philosophie très-différente de la vôtre, et je ne la changerai pas.* Je sortois: on me retint; on voulut composer. L'espagnol étoit calme; mais il s'obstinoit. M. Garat, sans l'approuver ni le blâmer, cherchoit des tempéramens: seulement il se permit de dire, que *le système de l'athéisme étoit plus républicain*. Deux fois je voulus sortir encore: c'étoit à-peu-près toute ma réponse à tout ce que j'entendois. Je l'emportai cependant; et il fallut me laisser la permission de parler de Dieu au Lycée. J'ose croire que sur ce détail qui m'est resté très-présent, et dont j'ai d'autres témoins, M. Garat ne me démentira pas.

Il est pourtant certain, selon le *Rédacteur*, que j'ai *renié Dieu*; et voici ses preuves. Quelque puisse être l'étonnement du lecteur, je le prie de me dispenser de toutes réflexions; il doit lui suffire des siennes: qu'il se souvienne seulement que les mensonges *révolutionnaires* sont au-dessus des autres mensonges, comme le mensonge en lui-même est au-dessous de la vérité.

Il rappelle d'abord cette assertion que j'avois énoncée et que j'avois le droit d'énoncer, mais dont il a soin de supprimer les antécédens, et pour cause : « Pendant plus de » trenté ans, je n'ai parlé qu'avec respect de la religion » chrétienne dans tous mes écrits. » Il ajoute : « Une asser- » tion aussi affirmative (1) méritera d'être remarquée après » les citations que nous allons faire. » Qui ne croiroit, d'après ces mots, qu'il va citer quelqu'un de mes écrits, depuis Varvic, qui est de 1763, jusqu'en 1793 ? Il y a bien trente ans ; et quant à mes articles du *Mercur* en 93, il y a long-tems que je les avois déferés moi-même à la censure de tous les chrétiens, en attendant que la réfutation que j'en ai faite, pût paroître dans l'ouvrage dont elle fait partie. Le *Rédacteur* lui-même rapporte ce désaveu, et aussitôt il commence ses citations, toutes sans exception, des *Mercur*s de 93 et 94. Ce n'est rien encore. On a vu comme il dément mon assertion : on va voir comme il soutient la sienne.

« J'ouvre le *Mercur* de 1793 et 1794. Mes yeux se fixent » sur le titre, qui porte que tous les articles qui s'y trouvent, » sont du citoyen Laharpe. »

Oh ! non : quoique les titres de livres soient souvent menteurs, il n'y en a point qui mentent à ce point là. Tout le monde sait que le *Mercur* portoit en titre : par une société de gens de lettres ; que la partie littéraire étoit annoncée comme la seule où j'eusse part, encore n'y avoit-il de moi que les articles de critique : un autre étoit annoncé comme chargé de l'article des spectacles. Tous ces faits sont publics ; et quand même la composition et la rédaction eussent été tout entières de moi, jamais personne n'auroit imaginé de dire au public : Tout ce qu'on y trouve est du citoyen la Harpe. Cet énoncé est par trop extraordinaire ; mais aussi le rédacteur en avoit un extraordinaire besoin. Ecoutez - le : « Dans le » N^o. 114, 5 octobre, page 209, il trouve l'adoration d'un » Dieu une chose fort ridicule ; et, à l'imitation de Bayle, » il s'écrie :

- » Les talens, les vertus, la féconde industrie,
- » Voilà les dieux de ma patrie.
- » Quoi ! vous avez pensé renier Dieu, M. de la Harpe !....
- Et un peu plus bas : » Après avoir renié Dieu, etc. »

Que tout autre que le rédacteur ou un philosophe de son espèce, ouvre à présent le *Mercur*, à la page indiquée, et il verra d'abord qu'il n'y est pas plus question de Dieu ni de l'adoration d'un Dieu, ni de la trouver ridicule, ni de Bayle, ni d'aucune imitation de Bayle, que si jamais ni Dieu, ni Bayle n'eussent existé. Tout cela est de l'invention du rédacteur, et d'une force d'invention qui n'est pas commune. On verra ensuite un petit article d'une demi-page, où je rends compte d'un ouvrage nouveau intitulé : *Mémoires historiques et politiques, etc.*, par Publicola Chaussard ; le nom y est bien en toutes lettres. On verra enfin que Publicola Chaussard avoit joint à ses mémoires une ode dont je citois les vers suivans, parmi lesquels se trouvent les deux vers transcrits par le rédacteur, comme une preuve que j'ai renié Dieu.

O sainte égalité ! ce fut sous ta balance
Qu'apparût aux mortels le premier âge d'or.

(1) Toute assertion emporte l'idée d'affirmation ; mais ce n'est pas avec ces gens-là qu'on s'occupe de grammaire et de style.

La terre a senti ton heureuse influence ;
Ces temps recommencent encor.
Est-ce Flore ou Cérès qui nous fait ces prodiges ?
Non, non, disparaissez, ô fabuleux prestiges,
Devant l'austère vérité !
Les talens, les vertus, la féconde industrie,
Voilà les dieux de ma patrie ;
Voilà tes dons, ô liberté !

Quoique tout ce qu'on trouve dans le *Mercur* soit de moi, je laisse cependant à l'auteur de ces vers, à Publicola Chaussard, à les défendre du reproche d'impieété que leur fait le *Rédacteur*, à se laver du crime d'y avoir renié Dieu ; et dès qu'ils ne sont plus de moi, la justification ne sera pas difficile. Il n'y a tout au plus que *Flore et Cérès* qui puissent s'en plaindre ; et je suis sûr même qu'à présent, le *Rédacteur* abandonnera volontiers *Flore et Cérès* à Publicola Chaussard, et qu'il lui permettra de leur opposer les talens, les vertus, et même de les appeller les dieux de la patrie ; ce que le plus sévère casuiste permettroit à la poésie, sans le moindre scandale, sans croire Dieu compromis en rien, même sans aucun soupçon d'hérésie.

Je m'attends qu'après cet échantillon, le lecteur ne pourra plus être ni surpris, ni frappé de rien ; car il faut avouer que c'est ce qu'il y a de plus fort dans son genre. Je connois bien quelques journalistes, quelques écrivains qui doivent en être un peu jaloux : aussi n'est-ce plus précisément sur les mensonges qu'il me reste quelque chose à dire. Dans le surplus de l'article, l'auteur baisse un peu, et les mensonges se rapprochent du commun ; mais c'est au moins une occasion de donner quelques autres explications qui ne sont pas inutiles.

Le *Rédacteur*, avec ce ton de confiance que prend si volontiers l'imposture pour en imposer à la crédulité, s'exprime ainsi : « Que M. de la Harpe ne s'étonne pas que » l'on mette quelque importance à l'opposer à lui-même.... » Si on lui reproche, avec quelque force, ses aberrations, » qu'il s'en prenne à l'imprudence qu'il a eue de vouloir les » nier ; ce qui étoit y mettre le comble. »

Chaque mot est un mensonge. 1^o. Rien ne peut m'étonner de la part d'adversaires tels que les miens. Je savois et j'ai répété plusieurs fois, que dans l'impuissance absolue, et avouée par leur silence absolu, de rien opposer à ce que j'ai écrit contre la démente raisonnée qu'ils ont osé appeller philosophie, ils tourneroient toute leur rage contre l'auteur ; et c'est ce qu'ils ont fait et ce qu'ils feront.

2^o. Pour m'opposer à moi-même, il faudroit pouvoir me montrer que la doctrine que je combats a été la mienne ; et c'est ce qu'ils n'ont pas fait et ce qu'ils ne feront pas.

3^o. Les seules aberrations que j'aie à me reprocher (et c'est bien assez, puisque je me les reprocherai toute ma vie), ont été en matière de religion ; et ces aberrations n'ont été publiques qu'en 1793 et 94 : et loin d'avoir l'imprudence de les nier (ce qui auroit été de l'impudence), j'en ai consigné par-tout la rétractation solennelle et le sincère repentir.

4^o. Ce ne sont point ces aberrations que les philosophes me reprochent : personne ne peut se tromper sur leur intention. Si je n'avois fait qu'errer et si j'eusse continué à errer, à coup sûr ils ne me le reprocheroient pas. Ce qu'ils ne me pardonneront jamais, c'est d'avoir condamné mes

erreurs, leurs écrits, l'incrédulité, reproches, homme de l'époque, quoique j'ai réservé pour quelque force, cette force du *Rédacteur* n'a pas eu pendant l'impression, » reux ! v. » dant tre » jusqu'en » reurs qu » 94. Qu » Rien, s » qui n'appa » aux Rœd » Constant, » décesseurs, » de science » a eu d'aut » Le Réda » il y a p » que j'ai » déjà subi » Chaque m » quatre me » soit faite » philosophie » foi. Le R » le confond » défendu » défendue » dit que, l » à détruire » que j'ai fa » que l'hom » a là ni déj » phose aucu » une certai » de chose, » J'ai écri » Paris, qu » qu'un m » de citer » qui soit » Ici le R » sont au m » cent que l » je m'étonn » quelque b » inadvertan » *Rédacteur* » toujours d » avec ses po » s'y attendr » dans la Qu » ces écrit

erreurs, et d'en être revenu au point d'attaquer celles de leurs écrits, erreurs qui sont bien autre chose que celles de l'incrédulité. Quant à la force qu'ils mettent dans leurs reproches, on sait de quelle espèce elle est. Lorsqu'un homme dit hautement qu'il a eu le malheur d'écrire, à telle époque, contre une religion qu'il ne connoissoit pas, quoique jusques-là il eût toujours eu du moins assez de réserve pour la respecter dans tous ses écrits, il y auroit quelque force à lui prouver qu'il a eu tort d'y revenir; et cette force là n'est pas celle des philosophes, pas plus que du Rédacteur. Il y auroit quelque force à lui prouver qu'il n'a pas en effet respecté cette religion dans tous ses écrits, pendant trente ans; et cette force n'est celle, ni du Rédacteur, ni des philosophes. Mais voici la leur: « Malheur! vous nous déliez de trouver dans vos écrits, pendant trente années, aucune attaque contre la religion, jusqu'en 93. Votre imprudence met le comble à vos erreurs que vous niez. Voilà ce que vous écriviez en 93 et 94. Qu'avez-vous à répondre? »

Rien, si ce n'est que j'admire cette force de raisonnement qui n'appartient en effet qu'à nos philosophes d'aujourd'hui, aux Røederer, aux Tracy, aux Piis, aux Ginguéné, aux Constant, etc., et j'avoue encore que, quoique leurs prédécesseurs et maîtres eussent d'ailleurs un peu plus d'esprit, de science et de talens, jamais dans leur philosophie il n'y a eu d'autre force que celle-là.

Le Rédacteur prétend « que je prétends avoir défendu, il y a plus de trente ans, contre Voltaire, cette religion que j'avois attaquée avec lui », et il conclut que j'ai déjà subi au moins quatre métamorphoses de ce genre.

Chaque mot est un mensonge: les quatre métamorphoses sont quatre mensonges. La seule et unique métamorphose qui se soit faite en moi (je le répète encore, pour le désespoir des philosophes calomnieux), a été celle de l'incrédulité à la foi. Le Rédacteur se garde bien de citer mes paroles; elles le confondroient. Je n'ai jamais dit ni pu dire que j'avois défendu la religion contre Voltaire; je ne l'ai pas plus défendue contre lui que je ne l'ai attaquée avec lui. J'ai dit que, bien loin d'avoir jamais partagé son acharnement à détruire la religion, je lui avois reproché, dans l'Éloge que j'ai fait de lui (après sa mort en 1778), d'avoir oublié que l'homme étoit un être naturellement religieux. Il n'y a là ni défense de la religion contre Voltaire, ni métamorphose aucune; mais, quoiqu'il y ait ici dans le Rédacteur une certaine force de mensonge, je conviens que c'est peu de chose, en comparaison de ce que nous avons vu.

J'ai écrit, il est vrai, à un correspondant du Journal de Paris, qui mentoit comme le Rédacteur: « Vous n'avez qu'un moyen de nier que vous soyez un menteur, c'est de citer une phrase de mes ouvrages où l'on trouve rien qui soit dans le goût de ces écrivains.... »

Ici le Rédacteur arrête ma phrase à ces trois points, qui sont au moins une trace de quelque bonne foi, car ils annoncent que la phrase n'est pas finie; et c'est ici seulement que je m'étonnerois, si je pouvois croire qu'il y eût en effet quelque bonne foi dans ces trois points, et non pas une inadvertance et une maladresse. Après ces trois points, le Rédacteur étale aussitôt ses citations de passages irréligieux, toujours des Mercurus de 93. La phrase qu'il a suspendue avec ses points, n'est achevée nulle part, comme on peut bien s'y attendre. Je vais l'achever, moi, telle qu'elle se trouve dans la Quotidienne, feuille du 12 mai: Dans le goût de ces écrivains.... qui se sont eux-mêmes appelés philo-

sophes, parce qu'ils prêchoient l'athéisme, l'irreligion; l'impie, la haine de toute autorité légitime, le mépris de toutes les vertus morales, la destruction de tous les liens de la société, etc. »

On voit que la phrase entière eût un peu embarrassé le Rédacteur, si pourtant quelque chose peut embarrasser un philosophe de cette force. Comme il est notoire que jamais je n'ai rien préché de tout cela, il est notoire aussi que j'avois droit de nier que j'eusse jamais été le confrère de ces écrivains qui ne prêchoient pas autre chose, ni le déserteur d'une philosophie qui n'avoit jamais été la miennne. Cependant le Rédacteur a imaginé un moyen de me rendre leur confrère, quoique j'en dise; et savez-vous comment? Il faut entendre sa phrase toute toute entière; elle en vaut la peine: « Notez que le mot confrère se trouve en toutes lettres dans une correspondance de Voltaire et la Harpe ». C'est-là de la force! Je m'abstiens de la qualifier, et j'avoue qu'en effet j'étois, quoique indigne, le confrère de Voltaire.... à l'Académie française et en littérature.

Il oppose ce que je disois sur les pères de l'Église, considérés comme orateurs et comme écrivains, dans un article du Mercure, à ce que j'en ai dit dans mon discours au Lycée; et quoique sous sa main tout soit tronqué et mutilé, il résulte pourtant des deux passages le même jugement, la même critique, si ce n'est que le ton est plus respectueux, quand je parle en chrétien, que quand je parlois seulement en homme de lettres. Je m'en rapporte à quiconque voudra vérifier les passages.

Il cite en guillemets cette phrase du Mercure: « Ces pontifes d'une religion si imprudemment mise sur le trône par Constantin, etc. »

Lisez le numéro qu'il cite du 21 septembre 93, et vous y chercherez en vain ces mots: si imprudemment; ils sont de la force du Rédacteur, mais ce n'est là qu'une gentillesse philosophique.

On se rappelle ce vers de Rhuilières, dans ses disputes, sur ces gens qui

Soutiennent contre vous ce que vous avez dit.

C'est précisément ce qu'on fait contre moi depuis long-tems. Je me suis reproché publiquement mes articles du Mercure de 93 et 94, où, pour la première fois, j'ai parlé contre la religion; et l'on me prouve, avec un vacarme horrible, qu'en 93 et 94, j'ai parlé contre la religion. Les chrétiens m'ont pardonné ce crime, parce qu'à l'exemple de J. C. leur maître, ils pardonnent au repentir; mais ce repentir, aux yeux de nos philosophes, est le seul crime impardonnable.

Observez que l'incrédulité n'en est un qu'aux yeux de Dieu seul, qui juge les consciences: il n'y a que le prosélitisme de l'irreligion, dont la justice humaine puisse connoître. En conséquence, je ne me suis jamais permis d'inculper aucun écrivain sur sa croyance particulière; d'abord, parce que personne n'en a le droit; en suite, parce que je l'avois encore moins qu'un autre, moi qui avois eu le malheur d'être si long-temps incrédule. Quand j'ai parlé au Lycée, de Fontenelle, de Montesquieu, de Condillac, de Buffon, de d'Alembert, je n'ai point recherché s'ils avoient été chrétiens ou non, et quand j'ai attaqué l'abominable doctrine de Diderot, d'Helvétius, de Raynal, de Boulanger, etc., je n'ai fait entrer la religion pour rien dans les reproches que je leur faisois: j'avois assez contre eux de la raison et de l'humanité. Et je suis taxé d'intolérance et

de fanatisme, par qui ? Par des hommes qui ne peuvent ni concevoir, ni souffrir qu'un homme de lettres fasse profession d'être chrétien, et qui veulent, à tout prix, exterminer le christianisme, comme ennemi de leur philosophie !

Quoique je n'aie jamais été, grâces au ciel, coupable de cette rage destructive, puisque la révolution, qui en a été l'ouvrage, étoit déjà faite et consommée, et comptoit quatre années de crimes, quand sa contagion m'a entraîné dans ces articles de philosophie anti-chrétienne, qui ont souillé ma plume et le journal où je travaillois ; cependant je remercie le rédacteur de m'avoir fourni une occasion de hâter, à cet égard, la justice que je voulois faire de moi-même. Il cite (et pour cette fois fidèlement) ce passage relatif à l'apostasie de quelques prêtres, en 93. « Lorsque des prêtres viennent vous dire, sans y être forcés en aucune manière : » en conscience, mes amis, nous vous trompions ; il n'est pas possible de ne pas les croire ».

Sur quoi, voici comme je m'exprime dans la réfutation de mes articles du *Mercur*, insérée dans une *apologie de la religion chrétienne*, qui n'est pas encore achevée.

« Il est vrai que j'ignorois alors ce qui s'étoit passé dans » le secret, entre Gobel et les prêtres constitutionnels, jus- » ques-là demeurés hors de toute atteinte et de tout danger, » et Robespierre, Anacharsis Klotz et les autres monstres » qui avoient juré la destruction du christianisme. Mais, » quand j'aurois su dès - lors tout ce que j'ai appris depuis, » je n'en serois pas moins sans excuse. Ce ne sont plus ici des » sophismes plus ou moins captieux : c'est le dernier degré » possible de l'absurdité. Tourner en argument contre la re- » ligion ce qui, suivant toutes les règles du raisonnement, » en étoit la preuve et l'éloge, puisqu'elle avoit pour elle une » foule innombrable de confesseurs de la foi et de martyrs » de leur conscience, et contre elle un petit troupeau de scé- » lérats qui s'avoient eux-mêmes de vils hypocrites, depuis » tant d'années ; c'étoit, sans contredit, une déraison *révolu- » tionnaire*, dans toute la force du terme, c'est-à-dire, une » déraison au-dessus de toute déraison. Ici j'étois au niveau » des sophistes que j'ai le plus méprisés ; et si je n'ai rien » eu de commun en atrocité avec les *révolutionnaires*, » au moins, je les ai égalés cette fois en démenace : et » pourquoi ? C'est que la vanité *philosophique* me persuada » un moment que le jour de son triomphe étoit arrivé, et » que l'apostasie de ces prêtres étoit un aveu de leur » défaite, et un hommage qu'ils rendoient à la *philoso- » phie*. Voilà jusqu'où cette espèce d'orgueil qui n'a point » son semblable dans le monde, a pu conduire un homme » qui ne passoit pas pour avoir l'esprit faux. Ce fut là le » premier acte public de ma révolte insensée contre la loi de » Dieu ; et qui m'eût dit alors que ce Dieu si insolemment, si » follement outragé, bien loin de m'en punir, ne s'en venge- » roit qu'en faisant connoître à mon cœur cette loi sainte que » je m'obstinois à méconnoître ? Qui m'eût dit qu'un an après » je serois plus honteux de mon aveuglement que je n'en » avois été fier ? Et c'est là le Dieu qu'on ne veut pas que » j'adore ! Ah ! les bourreaux et les assassins peuvent venir » quand ils voudront : je dois à ce Dieu une vie qu'ils ne » peuvent pas m'ôter : *Misericordias Domini in aeternum » cantabo. Ps.* »

L. H.

On souscrit pour ce journal, à Paris, chez CRAPART, rue de Thionville, No. 44 ; CUCHET, rue et Hôtel Serpente ; et RICHARD, rue de Thionville, No. 40 : et pour toute la Belgique, chez Horgnies, à Bruxelles. Le prix de l'abonnement est de 9 liv. pour trois mois ; de 18 liv. pour six mois, et de 36 liv. pour un an.

Cours des changes du 24 messidor.

Amst. Banco 60 — 61	Livourne, 100 — 101
Idem courant 57 $\frac{1}{4}$ — 59	Basle, 1 $\frac{1}{4}$ — 4 $\frac{1}{4}$
Hamb, 190	Lyon, $\frac{1}{2}$ p. à v.
Madrid, 12 l. 2 s. 6	Marseille, idem.
Idem effectif 14 l. 2 s. 6	Bordeaux, idem.
Cadix, 12 l. 2 s. 6	Lausanne, 2 — 1 $\frac{1}{4}$
Idem effect. 14 l. 2 s. 6	Lond. 25 l. 7 s. — 25 l. 15 s.
Gènes, 92 $\frac{1}{4}$ — 91	

Espèces.

Or fin, 102 l. 15	Souverain, 33 l. 15 s.
Lingot d'arg. 50 l. 7 s. 6	Guinée, 25 l. 2
Piastres, 5 l. 4 s.	Inscr. 22 l.
Quadruples, 79 l. 7 s. 6	Bon de lot. 37 $\frac{1}{4}$ 16 l. 17 l. 15 s.
Ducats de Holl. 11 l. 7 s. 6	Bon, 174 40 l.

Prix des marchandises.

Café Martinique, 41 s.	Chandelle, 12 s.
Café Saint-Domingue, 38 s.	Huile d'olive, 24 s.
Sucre de Hambourg, 44 s.	Espirit, 3-6, 405 l.
Sucre d'Orléans, 41 s.	Eau-de-vie, 22 deg. 330 l.
Savon de Marseille, 14 s.	Sel, 4 l. 5 s. le cent.

S P E C T A C L E S.

Du 25 messidor.

THÉÂTRE FRANÇAIS, RUE DE LOUVOIS.

Demain, 26, la première représentation de la reprise de *Gustave*. Lanive remplira le rôle de *Gustave*.

THEATRE DE LA RUE FEYDEAU.

Les Pommiers, et la Caverne.

THÉÂTRE DES ARTS, RUE DE LA LOI.

L'Intrigue Epistolaire, et les Originaux.

THEATRE DU VAUDEVILLE.

Les Vieux Incroyables ; la Revanche forcée, et Santeuil.

DE LA CIT. MONTANSIER, JARDIN ÉGALITÉ.

Alexis et Justine, et le Défi.

AMBIGU-COMIQUE.

Phanor et Zulima ; la petite Marie ; le Dépit amoureux.

Fête de Ruggieri aux jardins d'Idalie, connus sous le nom de *Marbœuf*, route des Champs-Élisées, près la barrière de Chaillot. Bal à grand orchestre, illuminations en verre de couleur et feu d'artifice. Le citoyen Travers y tiendra des glaces et des rafraîchissements. Il y aura aussi un bon restaurateur.

Prix 3 liv.

Velle
nous rév
Pour pa
philantro
un arbre
à la céré
plot, s'e
conjurati
de la co
leur dess
mais à la
de voir se
en même
plait ; co
à les com
écrite au t
pris part
têtes qui
parmi les
gouverne
et depuis
Milan
plus en p
une seule
et précéd
blique cis
l'on doit i
le n^o. 34
qui ne ser
blique, se
vront à f
la paix gé
politique,
Italie, et
à Sandrio,
têtes exalt
gasse qui
viendra sam
tion.
Il y a eu
peuple se p
dant de Mo
nicipalité
ses opératio